# LES DÉBUTS DE L'ART ROMAN DANS LE VAL D'ARAN

### par Emmanuel Garland\*

Le Val d'Aran possède une quinzaine d'églises romanes, plus ou moins bien conservées, et des vestiges d'une vingtaine d'autres. Ce petit territoire de 634 km² constitue le bassin supérieur de la Garonne, au sud de Saint-Béat. Enclave espagnole au nord de la ligne des crêtes des Pyrénées, il forme une entité administrative (comarca) de la Catalogne actuelle, particulière par son statut et par sa langue. Au cours des XIe et XIIe siècles, s'y est épanoui l'art roman sous une forme originale et attachante où se mêlent quelques archaïsmes. Sa position excentrée tant vis-à-vis de la France que de la Catalogne font que cette vallée a peu attiré l'attention sur elle, comparativement au Val de Boí ou au Val d'Aneu, avec lesquels elle communique, et dont les peintures murales ont fait la renommée. La plupart des études qui ont été publiées sont soit très anciennes¹, soit superficielles. Deux entreprises émergent cependant du lot : celle de José Sarrate Forga, qui publia entre 1975 et 1976 une description très détaillée des édifices, et le tome XIII de Catalunya romànica, publié en 1987².

Notre propos est ici de reprendre le dossier des débuts de l'art roman dans cette vallée afin d'essayer de dégager, comprendre, discerner où l'art roman a fait son apparition dans le Val d'Aran, et comment il s'y est développé. Nous nous attacherons entre autres à ses rapports avec le « premier art roman » tel que l'avait défini Josep Puig i Cadafalch il y a cent ans<sup>3</sup>. Les principales difficultés auxquelles nous serons confrontés sont d'une part l'absence de sources historiques, et partant de repères chronologiques fiables, et la persistance de formes archaïsantes tout au long du XI<sup>e</sup> siècle (fig. 1).

### Le contexte

Ancienne auge glacière du versant nord des Pyrénées, le Val d'Aran dessine un quadrilatère légèrement orienté nord-ouest – sud-est. La Garonne y prend sa source dans sa partie orientale<sup>4</sup>. Elle s'écoule d'abord d'est en

<sup>\*</sup> Communication présentée le 6 mars 2012, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2011-2012 », p. 285.

<sup>1.</sup> C'est le cas de l'étude de Josep Puig i Cadafalch « Esglésies romàniques amb cobertes de fusta de les valls de Bohí i d'Aran », dans *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, Barcelone, 1907, p. 119-136. En 1969 le chapitre consacré par Marcel Durliat sur « La sculpture romane dans le Val d'Aran » dans *Pyrénées Romanes*, La-Pierre-Qui-Vire, 1969, p. 173 et 195-209, fit connaître aux amateurs français ce bout de territoire, mais son étude porta essentiellement sur la sculpture du deuxième âge roman.

<sup>2.</sup> José Sarrate Forga, *El arte románico en el Mig-Aran* (1975), *El arte románico en el Cap d'Aran* (1975), *El arte románico en el Baix-Aran* (1976), Lérida, 3 vol., respectivement, 1975, 1976 et 1977. Malheureusement cet ouvrage irremplaçable pour la connaissance de l'état des monuments à cette époque souffre d'erreurs d'interprétation, et ses datations sont sujettes à caution. Mieux documenté est l'ouvrage collectif *Catalunya romànica, El Solsonès. La Vall d'Aran*, ed. Enciclopedia catalana, t. XIII, Barcelone, 1987 (p. 305-453 en ce qui concerne le Val d'Aran). Cet ouvrage est par la suite référencé *Catalunya romànica*, sans précision du tome.

<sup>3.</sup> Josep Puig i CadaFalch a exposé les prémices de sa théorie pour la première fois en 1906 dans un article intitulé « Influences lombardes en Catalogne », dans *Congrès Archéologique de la France, Carcassonne-Perpignan*, 1906, p. 684-703.

<sup>4.</sup> La Garonne a plusieurs sources, répartie sur une vaste zone, qui draine principalement l'est et le sud du Val d'Aran. S'y adjoignent les eaux de la Maladeta qui pénètrent par le Trou du Toro et ressurgissent au *Uelh deth Joueu* (l'œil de Joueu), au sud de Bordes.

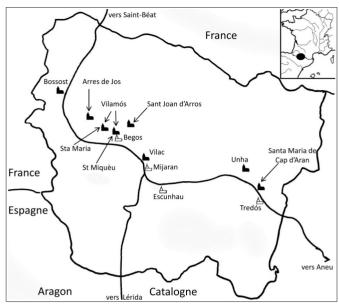


Fig. 1. VAL d'ARAN. Localisation des églises étudiées.

Dessin E. Garland.

ouest, avant d'amorcer un coude et de remonter vers le nord. Au-delà du verrou de Bausen, la vallée s'élargit à nouveau, quitte l'Espagne au Pont du Roi, et poursuit son cours en France. Le Val d'Aran est séparé du reste de l'Espagne par de hautes montagnes qui culminent à plus de 3000 mètres, et que l'on ne peut franchir que par des cols tous situés au-dessus de 1860 m (Pla de Beret, lieu où, à 200 m l'une de l'autre, la Garonne et la Noguera Pallaresa, affluent de l'Èbre, prennent leur source). Isolé de novembre à avril-mai du reste de la péninsule ibérique, le Val d'Aran a cependant toujours entretenu des relations étroites avec les territoires en confront : la vallée d'Aneu à l'est (Haut-Pallars), le Val de Boí au sud, le Larboust à l'ouest (Haut-Comminges), la vallée du Biros au nord et la haute vallée du Salat au nord-est (ces deux dernières formant le Haut-Couserans), et bien sûr la movenne vallée de la Garonne, au nord-ouest, seule région avec laquelle la communication est possible toute l'année<sup>5</sup>.

L'occupation humaine est bien attestée dans le Val d'Aran à l'époque protohistorique (essentiellement au bronze final), mais c'est l'époque antique qui en a laissé le plus de traces, en particulier à travers plusieurs stèles et autels votifs, dont certains en remploi dans des édifices religieux du Moyen Âge (autel de Bagergue, stèles en remploi à Vilamòs (fig. 2), Aubèrt et Arres de Jos). Les inscriptions romaines conservées révèlent le lien étroit entre le Val et le Haut-Comminges, le Larboust en particulier, ce qui n'a rien de surprenant au regard de la topographie. La toponymie (Vielha, Vila, Vilamòs, etc.) confirme la profonde acculturation de la vallée. En revanche, nul indice d'une hypothétique invasion ou occupation arabo-musulmane.

En fait nous ne disposons d'aucune source historique fiable sur le Val d'Aran avant le XII<sup>e</sup> siècle. Le Val faisait partie, à n'en pas douter, du territoire administré par *Lugdunum* (l'actuelle Saint-Bertrand-de-Comminges), et il est naturel de penser qu'il fut christianisé en même temps que le reste du Comminges, aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. La christianisation n'y est cependant attestée que par de rares vestiges dont ceux de l'abside récemment découverte au chevet de Santa Maria d'Arties, vestiges qui datent des VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècles<sup>6</sup>. Toutes les sources historiques postérieures confirment l'appartenance du Val d'Aran au diocèse de Comminges, situation qui perdura jusqu'à la disparition de cet évêché, en 1790. Depuis le concordat signé en 1801 entre la France et Pie VII, le Val d'Aran est rattaché à l'évêché d'Urgell, mais les Aranais, maintenant une tradition vieille de quinze siècles, continuent de fréquenter assidument la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Des sources indirectes laissent à penser que le Val d'Aran fit partie intégrante du comté de Comminges à ses débuts, ce qui n'a rien pour surprendre, le Comminges constituant le débouché naturel du Val. Mais aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, le Val d'Aran fit l'objet de nombreuses convoitises et changea souvent de mains, entre comté de Comminges, comté de Ribagorza et royaume d'Aragon, auquel il fut définitivement rattaché au XIII<sup>e</sup> siècle. Le relatif isolement géographique du Val lui a incontestablement servi à se protéger des ambitions des uns et des autres.

Contrastant avec l'instabilité politique de l'époque, l'appartenance continue des débuts de la christianisation aux temps modernes du Val d'Aran au diocèse de Comminges constitue un incontestable pôle de stabilité, l'histoire ecclésiastique du Val se confondant avec celle du diocèse. Hélas le haut Moyen Âge constitue

<sup>5.</sup> Au Pont du Roi, qui marque la frontière entre l'Espagne et la France, l'altitude n'est plus que de 580 m.

<sup>6.</sup> Joan POLO I BERROY et Pere COTS I CASANHA, « Santa Maria d'Arties (Naut Aran, Val d'Aran) : Un exemple integrau a nivèu de restauracion d'un monument a compdar des entresenhes arqueologiques », Conférence donnée à Lérida dans le cadre du cycle « Arqueologia i Patrimoni a les Comarques de le Lleida » le 26 février 2009, aimablement transmis par Elisa Ros, que nous remercions pour nous avoir également fourni un relevé des fouilles.



Fig. 2. Remplois antiques à Santa Maria de Vilamòs. Cliché E. Garland.

une période extrêmement obscure, à l'exception notoire du récit de la destruction de Lugdunum en 585 par les troupes du roi des Burgondes, Gontran<sup>7</sup>. Il semble qu'il faille attendre le XI<sup>e</sup> siècle, et l'épiscopat de Bertrand de l'Isle (1083-1123) pour assister au renouveau de ce diocèse, qui dès lors entra dans l'histoire ecclésiastique pour v perdurer jusqu'à sa disparition. La très forte personnalité de l'évêque Bertrand (le futur saint Bertrand qui donna son nom à l'ancienne Lugdunum), son rôle incontestable, ont totalement éclipsé celui de ses devanciers au point de jeter une suspicion sur l'état du diocèse au cours du XIe siècle. Pourtant il ne fait pas de doute que le renouveau commença pendant la première moitié de ce siècle<sup>8</sup> et prépara le chemin à l'élection de Bertrand de l'Isle. Si l'on en croit les récits de l'époque, et en particulier la Vita Sancti Bertrandi rédigée par le notaire apostolique Vital vers les années 1170, et même en tenant compte de son dessein hagiographique, l'évangélisation des hautes vallées pyrénéennes, ou plutôt l'éradication du paganisme, était loin d'être achevée au tournant de l'an 11009. Pourtant, comme nous le verrons, des édifices cultuels furent édifiés avant l'épiscopat de Bertrand de l'Isle, ce qui nous amène à tempérer ces propos. C'est aussi à cette époque que la population, jusqu'alors dispersée en hameaux, commença à se regrouper en villages, et que les paroisses prirent une signification proche de celle que nous connaissons aujourd'hui<sup>10</sup>. Quoi qu'il en fût, l'arrivée de Bertrand de l'Isle marqua un tournant, qui s'est traduit entre autres par une augmentation sensible du nombre d'églises mises en chantier. Il semble, même si nous n'en avons la preuve qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, que la vie religieuse en Val d'Aran se soit organisée autour de deux pôles : le sanctuaire marial Santa Maria de Cap d'Aran, à l'extrémité orientale du Val, non loin du village de Tredòs, et, à

<sup>7.</sup> GRÉGOIRE DE TOURS, Histoire des Francs, Livre VII.

<sup>8.</sup> Sans recourir au témoignage de Raoul Glaber, si souvent cité, mais qui ne saurait concerner cette partie du territoire bien éloignée de celui où il a vécu, les témoignages archéologiques indiquent clairement que le Comminges a connu, comme quasiment toute la région pyrénéenne, un nouvel élan de bâtir dès la fin du X° siècle ou au plus tard au tournant de l'an mille. Voir Emmanuel GARLAND, « Le décor monumental des églises du premier art roman en Comminges », dans *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, t. CII (1987), p. 461-475.

<sup>9.</sup> Voir Jean ROCACHER, Saint-Bertrand de Comminges. Saint-Just de Valcabrère, Privat, Toulouse, 1987, p. 37-53.

<sup>10.</sup> Les paroisses apparaissent dès l'époque carolingienne mais c'est véritablement avec le regroupement de l'habitat en villages qu'elles prennent leur essor. Voir *Catalunya románica*, *L'alt Urgell*, *Andorra*, Enciclopedia catalana, vol. VI, Barcelone, 1992, p. 316-317. Voir aussi Joan REGLÀ, « El Valle de Arán en la Edad Media. Contribución al estudio de su organización eclesiástica », dans *Analecta Sacra Tarraconensia*, t. 21 (1948), p. 35-52.

l'ouest, l'église de Mijaran, au nord de Vielha<sup>11</sup>. Ces deux églises sont d'ailleurs celles qui nous ont légué les deux plus belles œuvres romanes aranaises : le décor peint de l'abside de Santa Maria de Cap d'Aran<sup>12</sup>, et le magnifique torse du *Christ de Mijaran*, fragment d'une Descente de Croix monumentale en bois.

Plusieurs ordres religieux eurent des possessions dans le Val d'Aran (en particulier les templiers et les augustins). Mais nous n'avons pas la moindre indication de la présence effective de moines ou de religieux pour la période romane : toutes les mentions sont plus tardives<sup>13</sup>. Mais si l'histoire ecclésiastique demeure aussi mal connue que l'histoire politique aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, les témoignages architecturaux, eux, sont nombreux et permettent de combler quelques lacunes. Pour finir, il convient de mentionner que la langue vernaculaire du Val d'Aran (aujourd'hui sa langue officielle), n'est autre que le commingeois, ce qui atteste des liens privilégiés entre le Val et le Comminges septentrional. Le commingeois est en effet un dialecte gascon différent et de la langue d'oc parlée à Toulouse et du catalan<sup>14</sup>.

### Le premier âge roman

Comme nous l'avons signalé, le Val d'Aran possède trente-cinq églises ou vestiges significatifs d'églises dont la construction peut être attribuée aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, voire, pour les plus récents, au premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, avant que les éléments caractéristiques de l'art gothique n'y fassent leur apparition<sup>15</sup>. Parmi ces trente-cinq églises, douze (voire treize en incluant l'église de Betlan) peuvent être rattachées à la première période de l'art roman. Cette période se caractérise entre autres par l'usage de petits moellons taillés au marteau (généralement quadrangulaires mais de taille variable), l'absence totale de tout décor sculpté en dehors d'un décor architectural qui souligne et anime les murs (arcs retombant sur des petits corbeaux biseautés, aniconiques, avec ou sans lésènes, et souvent surmontés d'une frise à dents d'engrenage), l'absence de voûtement de la nef (ou la présence de voûtes rudimentaires), la découpe des ouvertures, portes et fenêtres (fig. 3 et 4). Nous y reconnaissons là plusieurs éléments caractéristiques de ce que l'on désigne par « premier art roman ». <sup>16</sup> Nous allons dans les pages qui suivent tenter d'en cerner la forme aranaise.

Les principales églises du Val d'Aran relevant de ce premier âge roman, sont, d'est en ouest et du sud au nord<sup>17</sup>: Santa Maria de Cap d'Aran, Sant Esteve de Tredòs (vestige de décor d'arcature), Santa Eulària d'Unha, Sant Pèir d'Escunhau (nef), Santa Maria de Mijaran (abside), Sant Feliu de Vilac (nef), Sant Joan d'Arròs, Sant Ròc de Begòs (fragment du mur gouttereau nord), Sant Miquèu de Vilamòs, Santa Maria de Vilamòs (nef et tour-clocher),

<sup>11.</sup> Le rôle de Santa Maria d'Arties, où les vestiges d'une église antérieure à l'époque romane ont été mis à jour, reste à éclaircir (voir note 6, supra).

<sup>12.</sup> Aujourd'hui dispersées en plusieurs collections. Voir Joan Sureda, *La pintura románica en Cataluña*, éd. Alianza, Madrid, 1981, p. 284-285. Le décor du cul de four se trouve aux *Cloisters Museum* à New York, enregistré comme provenant d'une église Sant Joan de Tredòs, un édifice qui n'a jamais existé.

<sup>13.</sup> Les actes du concile « cathare » qui s'est tenu à Saint-Félix-de-Lauragais en 1167 évoquent un évêque Raimond de Casals envoyé pour représenter l'Église *Aranensis*. Certains ont voulu y voir une preuve de la présence d'hérétiques dans le Val d'Aran (S. Mondon, « Nomination d'un évêque hérétique en 1167 pour la Vallée d'Aran du diocèse de Comminges », dans *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, t. 36 (1922), p. 85-94.). Cette thèse est reprise dans *Catalunya romànica*, p. 325. Cela étant, la plupart des historiens voient dans cette mention une mauvaise lecture ou transcription de Guillaume Besse au XVII° siècle, et pensent qu'il s'agit de l'Église d'Agen. Voir Jean DUVERNOY, *L'histoire des cathares*, *tome 2 : Le catharisme*, Toulouse, éd. Privat, 1986 (réed.), p. 216. Nous nous rallions à cette lecture.

<sup>14.</sup> Le Val d'Aran a conservé le privilège de sa langue : l'aranais, langue dans laquelle tous les actes officiels de la comarca sont rédigés.

<sup>15.</sup> Recours systématique à l'arc brisé, aux chapiteaux à feuillages sommairement sculptés, etc. La plus belle expression en est l'église Sant Joan d'Arties, mais on en trouve aussi de beaux éléments dans la partie occidentale de l'église de Vilac, et en particulier dans son clocher.

<sup>16.</sup> Voir *supra*, note 3. La littérature sur le « premier art roman », qu'il soit désigné premier art roman catalo-languedocien, catalo-méditerranéen, voire lombard, est extrêmement abondante. Nous renvoyons le lecteur au dernier ouvrage de synthèse sur le sujet, fruit du colloque qui eut lieu en juin 2009 à Baume-les-Messieurs et à Saint-Claude (Jura), à l'occasion précisément du centenaire de l'apparition de l'expression sous la plume de Josep Puig i Cadafalch. Voir (dir.) Éliane VERGNOLLE et Sébastien BULLY, *Le « premier art roman », cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon, 2012, 456 p. Importante bibliographie. Dans notre article, nous distinguons le premier *âge* roman, qui couvre l'ensemble des constructions réalisées pendant *grosso modo* le XI° siècle, du « premier art roman », qui désigne les seuls édifices qui présentent les caractéristiques énoncées dans le texte.

<sup>17.</sup> Nous avons utilisé la dénomination locale officielle actuelle des églises du Val d'Aran. En revanche, pour les autres églises espagnoles, nous avons utilisé la transcription francisée des titulatures.



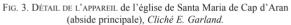




FIG. 4. DÉTAIL DE L'APPAREIL de l'église de Sant Roc de Begòs (mur nord). Cliché E. Garland.

Sant Fabian d'Arres de Jos, et Era Assumpcion de Maria de Bossòst (tour-clocher). Parmi elles, il y a trois modestes chapelles (Sant Miquèu de Vilamòs, Sant Joan d'Arròs et Sant Fabian d'Arres de Jos), deux tours-clochers (Santa Maria de Vilamòs et Era Assumpcion de Maria de Bossòst), cinq églises de plan basilical<sup>18</sup> (Santa Maria de Cap d'Aran, Santa Maria de Mijaran<sup>19</sup>, Santa Eulària d'Unha, Sant Feliu de Vilac, et Santa Maria de Vilamòs<sup>20</sup>), une nef simple (Escunhau), et des pans de murs comportant des vestiges d'un décor d'arcatures (Begòs et Tredòs)<sup>21</sup>. En complément de cette liste, on mentionnera Sant Pèir de Betlan.

### Les édifices conservés<sup>22</sup>

Arres de Jos (ou de Jus), Sant Fabian<sup>23</sup>

Petit édifice d'environ 12 m de long pour 4 m de large ; la nef unique de 7 m 50 débouche sur un petit chœur composé d'une travée droite (à murs convergents) ouvrant sur une abside semi-circulaire voûtée en cul de four. L'édifice a subi plusieurs transformations. La voûte de pierre de la nef a disparu, remplacée par un plafond en bois.

<sup>18.</sup> Plan basilical : c'est sous cette appellation que l'on désigne traditionnellement dans la région un édifice à trois nefs (la centrale étant plus large et plus haute que les collatérales) débouchant sur autant d'absides, sans transept. L'hémicycle de l'abside principale est généralement précédée d'une courte travée droite, ce qui n'est pas le cas des absidioles prolongeant les bas-côtés qui, elles, sont moins profondes et moins élevées. Les trois absides sont systématiquement voûtées en cul de four. L'abside principale comporte généralement trois fenêtres ; les absidioles une seule, quelquefois deux (absidiole sud). Bien que le plan et l'élévation de ces édifices soient assez éloignés de celui des basiliques antiques, c'est cette expression qui continue de prévaloir.

<sup>19.</sup> Mijaran : l'église fut en grande partie détruite pendant la guerre civile d'Espagne. Seule une partie du chevet en est conservé.

<sup>20.</sup> Vilamòs : le chœur et la façade occidentale romans ont été détruits et remplacés. Seuls subsistent la nef et les bas-côtés.

<sup>21.</sup> Cela signifie, *a contrario*, que nous considérons comme se rapportant au deuxième âge roman, les éléments anciens des églises suivantes (dont certaines sont à l'état de ruines): Arró (Sant Martin); Arties (Era Mare de Diu deth Peiron); Arties (Sant Jaume); Arties (Santa Maria); Aubèrt (Era Mare de Diu deth Rosèr); Bagergue (Sant Feliu); Bausen (Santa Eulària); Betren (Sant Esteve et Sant Sernilh); Gessa (Sant Pèir); Lés (Sant Blai); Montcorbau (Sant Esteve); santuarri de Montgarri; Salardú (Sant Andréu); Vielha (Sant Miquèu). Les églises d'Arròs (Santa Eulària), Aubèrt (Sant Martin) et de Mont (Sant Laurenç), bien que présentant une apparence romane, sont probablement des constructions postérieures, aux formes archaïsantes. Les églises de Casau et de Gausac, d'origine médiévale mais non romanes, possèdent des éléments de mobilier tardo-roman. Autres vestiges romans non étudiés ici: Chrisme de Garòs, Christ de Mijaran, Chrisme de la fontaine de Mont, Crucifix de Salardú, bénitier de Canejan.

<sup>22.</sup> Les descriptions qui suivent visent à souligner les éléments qui caractérisent l'attribution de ces édifices au premier âge roman. Elles négligent tout le reste. Le lecteur désireux d'avoir une description plus globale de ces monuments pourra se référer aux notices de *Catalunya romànica*, op. cit.

<sup>23.</sup> Catalunya romànica, p. 349-350.

Les parties les plus anciennes correspondent aux murs gouttereaux et à l'abside. L'ensemble est construit en pierres locales (granit ou calcaire, voire schiste dans quelques cas) taillées en moellons vaguement parallélépipédiques, d'épaisseurs inégales, mais posées en assises régulières. À l'extérieur, le chevet est orné d'une arcature en tuf comprenant dix neuf petits arcs monolithes entourant autant de tympanons de même nature, eux aussi monolithes<sup>24</sup>. Les arcs reposent sur de petites consoles biseautées. Au-dessus de l'arcature court une frise à dents d'engrenage constituée de pierres à dents multiples (c'est-à-dire que sur une même pierre sont sculptées trois ou quatre dents d'engrenages). L'ensemble est couronné d'une corniche en tuf, qui présente une gorge en cavet (fig. 5).

L'abside est éclairée par deux ouvertures : l'une axiale, l'autre disposée au milieu du quart sud de l'hémicycle. Seule la première est d'origine, et un doute subsiste sur la présence de la seconde à l'époque romane. La fenêtre axiale, en tuf, est à double ébrasement ; son linteau échancré s'insère dans l'arc médian de l'arcature.

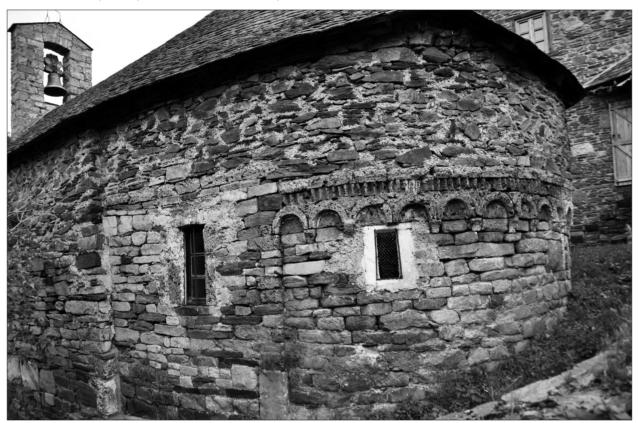


Fig. 5. Sant Fabian d'Arres de Jos. Vue d'ensemble. Cliché E. Garland.

Arròs, Sant Joan<sup>25</sup>

Cette église présente de nombreux traits communs avec la précédente, distante de seulement deux heures de marche : quasiment mêmes dimensions, même plan au sol, matériaux similaires pour les mêmes usages (en particulier le tuf). Sa nef est couverte d'une voûte en plein cintre renforcée en son milieu par un arc doubleau reposant, au nord, sur une pile semi-cylindrique dont les assises ne correspondent pas à celles du mur gouttereau, ce qui laisse planer un doute sur leur contemporanéité. Comme à Arres de Jos, le décor monumental se limite à la frise d'arcature au chevet, surmontée d'une frise en dents d'engrenage et d'une corniche, en tous points similaire au décor d'Arres de Jos, jusqu'au nombre d'arcs formant l'arcature (19) (fig. 6). À noter que l'édifice a fait l'objet d'une restauration (rejointoiement des pierres) qui rend difficile d'apprécier le travail de maçonnerie originel. Il est clair

<sup>24.</sup> La partie septentrionale de l'arcature est malheureusement fortement dégradée.

<sup>25.</sup> Catalunya romànica, p. 449.

cependant que les assises sont ici moins régulières qu'à Arres de Jos. L'abside n'était éclairée que par une petite fenêtre axiale, similaire à celle d'Arres de Jos, mais placée un peu plus bas, sous l'arcature. Un fin trait est incisé sur son linteau échancré.



FIG. 6. SANT JOAN D'ARRÒS. Détail de l'arcature du chevet. Cliché E. Garland.

Begòs, Sant Ròc<sup>26</sup>

De l'église romane primitive, qui était un édifice simple à nef unique débouchant sur une abside semi-circulaire, subsistent essentiellement un fragment de décoration monumentale du côté nord, et une partie du mur de l'abside, malheureusement en grande partie englobée dans des constructions plus récentes. Ce qui reste visible témoigne d'un appareil similaire à ceux d'Arrès et d'Arrès de Jos. Quant au pan de mur originel situé au nord, il dévoile un fragment d'arcature réduit à quatre arcs en tuf, à leurs tympanons monolithes, et à la frise en dents d'engrenage au-dessus (voir fig. 4). Leurs caractéristiques sont les mêmes que sur les deux églises précédemment décrites. L'extrémité droite retombe sur une lésène ; à gauche, on devine le départ d'un cinquième arc et d'une autre lésène. Ce décor correspondait probablement à la petite travée droite précédant l'hémicycle, et non au mur septentrional proprement dit. Cela laisse à penser que l'ensemble de l'abside était orné d'une arcature.

Betlan, Sant Pèir<sup>27</sup>

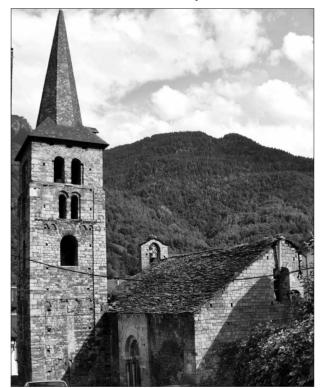
Cette église à nef unique a été fortement remaniée. Un seul élément pourrait la faire dater du premier âge roman : la présence de départ de lésènes sur le mur extérieur de l'abside. Faute d'éléments plus concrets, nous n'en parlerons plus par la suite.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup>. Catalunya romànica, p. 352-354.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup>. Catalunya romànica, p. 441-442.

# Bossòst, Era Assumpcion de Maria<sup>28</sup>

L'église paroissiale de Bossòst est un vaste édifice de plan basilical qui appartient sans conteste au deuxième âge roman<sup>29</sup>. Sur son flanc nord, à hauteur de la dernière travée du bas-côté, est accolée une élégante tour-clocher de plan carré (fig. 7). C'est elle qui retient notre attention ici. L'érection de la tour-clocher – ou au moins de ses deux premiers niveaux ainsi qu'une bonne partie du troisième – a précédé la construction de l'église, qui est venue s'y accoler<sup>30</sup>. La partie authentiquement romane de la tour est édifiée en moyen appareil de pierres taillées disposées en assises horizontales, de hauteur variable. Les joints entre les pierres sont épais car celles-ci ne sont pas parfaitement calibrées. Des trous de boulin ont été disposés de façon très régulière sur toute la surface des murs. Le premier niveau s'élève légèrement au-dessus de la corniche du toit de l'église. Il est orné sur ses trois faces visibles d'une arcature en tuf : deux fois trois arcs de part et d'autre d'une lésène centrale qui descend jusqu'au sol. Les arcs sont remplis par des tympanons monolithes qui ne sont pas en tuf, mais dans la même pierre que les murs de la tour. Aucune ouverture ne vient donner de la lumière à l'intérieur de la tour. Le second niveau est sensiblement moins haut que le premier. Il est percé sur chaque côté d'une large ouverture en plein cintre. Cet étage se termine par une arcature en tous points similaire à celle du premier niveau, mais elle est surmontée d'une frise à dents d'engrenage qui n'existait pas à l'étage en dessous (fig. 8). Cette frise est constituée de pierres disposées en épi. Seuls les arcs sont en tuf. Il est à noter que ces arcs sont nettement plus grands que ceux d'Arres de Jos ou d'Arròs, ce qui explique que les dents d'engrenage soient individuelles. La hauteur du troisième niveau est plus faible ; ses faces sont percées d'ouvertures géminées maçonnées. La partie supérieure de ce niveau se termine par une corniche simple, sans trace d'ornementation. Est-il roman ou plus tardif ? En tout cas, le quatrième niveau, lui, est manifestement plus récent.



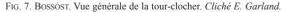




Fig. 8. Bossòst. Détail du second étage, côté ouest. Cliché E. Garland.

<sup>28.</sup> Catalunya romànica, p. 357-366.

<sup>29.</sup> Appareil plus gros et plus régulier que sur les édifices antérieurs, recours systématique aux modillons sculptés, décor en méplat autour des fenêtres, etc.

<sup>30.</sup> Outre que l'appareil utilisé dans la construction diffère, il est clair que c'est le mur de l'église qui s'adapte à la tour. Il n'y a pas rupture, mais une forme de chemisage du mur sud de la tour par le mur gouttereau nord de l'église. À l'intérieur, le passage entre l'église et la tour laisse voir les deux murs plaqués l'un contre l'autre.

Escunhau, Sant Pèir (nef)31

L'église d'Escunhau est un édifice composite, fait d'éléments d'époques différentes. Elle est surtout connue pour son remarquable portail sculpté ouvrant sur le mur nord de la nef. Ce portail, qui date du deuxième âge roman, est greffé sur un mur plus ancien, dernier vestige de l'église romane primitive. De cette dernière ne subsistent que les murs de la nef qui faisait environ 5 m de large pour 10 m de longueur. Construits en blocs grossièrement équarris, de nature et de couleur variées, formant des assises horizontales irrégulières<sup>32</sup>, ces murs sont percés dans leur partie supérieure d'étroites ouvertures à double ébrasement<sup>33</sup>. Il n'y a aucune trace de décor architectonique.

Mijaran, Santa Maria<sup>34</sup>

Plusieurs fois remaniée, elle n'est hélas plus qu'une ruine (voir note 19, *supra*). Les sources les plus anciennes montrent que l'église de Mijaran a joué un rôle considérable dans l'histoire de la société aranaise. Pour autant, l'édifice était de dimensions moyennes (environ 20 m de longueur pour une largeur de 14 m). Il était de plan basilical, et sa nef comportait, semble-t-il, trois travées. De l'époque romane ne subsistent que l'abside principale avec son hémicycle et sa partie droite, particulièrement profonde, ainsi que la partie inférieure de l'absidiole nord (l'absidiole sud a depuis longtemps été remplacée par une absidiole à chevet plat). La construction primitive était relativement soignée : les pierres taillées, quoiqu'irrégulières, étaient disposées en assises plus régulières que celles d'Arres de Jos ou d'Arròs. Trois fenêtres à double ébrasement, soigneusement appareillées, éclairaient l'abside principale. La fenêtre axiale est percée dans une lésène, plus large que les deux autres lésènes qui scandent la surface du chevet. Ces lésènes sont dans

le même matériau que le mur du chevet, mais les assises ne sont pas toutes alignées avec celles du mur. Au-dessus. comme posée sur les lésènes qui ne l'interrompent pas, court une arcature continue dont il ne reste plus que trois arcs et demi dans la partie sud-orientale. Ces arcs sont plus sophistiqués que tous ceux précédemment décrits. Non monolithes, ils forment deux petites voussures concentriques qui enchâssent un tympanon monolithe creusé en son centre d'un carré monté sur la pointe ; l'ensemble de l'arcature est en tuf. En complément les arcs extérieurs sont reliés à leurs voisins par de petits arcs intermédiaires qui s'appuient sur ceux-ci, au tiers. Ce sont en fait des linteaux échancrés biseautés qui supportent la frise en dents d'engrenage. Cette dernière est constituée de pierres montées en épi, et est surmontée d'une simple corniche (fig. 9).



Fig. 9. Mijaran. Détail de l'abside centrale. Cliché E. Garland.

Tredòs, Santa Maria de Cap d'Aran<sup>35</sup>

C'est la plus grande des églises du premier âge roman conservée dans le Val d'Aran. De plan basilical, dotée d'une nef à quatre travées, aujourd'hui charpentée, c'est la plus insigne des églises du Val, tant par la richesse de son décor peint que par son rôle historique, qui n'a d'égal que celui de Mijaran. C'est aussi la plus orientale des églises de la vallée, située au pied du port de Bonaïgua. L'étude du bâti réalisée en 2002-2003 nous avait conduit à distinguer trois

<sup>31.</sup> Catalunya romànica, p. 412-422.

<sup>32.</sup> Les premières assises sont plus homogènes que les suivantes. Il semble que le mur ait fait l'objet de plusieurs campagnes de construction. À moins qu'il ne s'agisse de remaniements. Quoi qu'il en soit les trous de boulins sont disposés de façon à peu près régulière sur l'ensemble des murs gouttereaux.

<sup>33.</sup> Sur le mur nord, la fenêtre orientale est encore en place ; de la fenêtre occidentale, il ne reste plus que quelques claveaux de son arc supérieur, la fenêtre ayant été bouchée pour laisser place à une autre, plus grande, postérieure de plusieurs siècles. Au sud, subsiste la fenêtre occidentale, de facture différente, percée beaucoup plus bas.

<sup>34.</sup> Catalunya romànica, p. 409-412.

<sup>35.</sup> Catalunya romànica, p. 384-391.

étapes dans sa construction, étalées sur près d'un siècle et demi<sup>36</sup>. De fait le chevet présente trois absides construites et décorées de façon différente, qui témoignent de trois moments dans l'art roman (fig. 10). L'abside centrale fut la première construite; elle a été édifiée au-dessus d'une crypte aveugle qui pourrait témoignager d'un sanctuaire plus ancien<sup>37</sup>. Elle comprend une partie tournante et une partie droite. C'est une construction soignée, qui allie de façon raisonnée deux matériaux : le granit et le tuf. Le mur porteur est en granit, en petit appareil, taillé au marteau (sans traces de laie). Les assises ne présentent que quelques irrégularités de détail. La partie basse du mur est intégralement en granit alors qu'au-dessus, on a çà et là des éléments en tuf. L'abside est éclairée par trois fenêtres à double ébrasement. Seule la fenêtre axiale est intacte. Sept paires d'arcs séparées par de fines lésènes composent le décor architectonique. Les fenêtres, les lésènes et les arcs sont en tuf, ainsi que les tympanons monolithes placés entre les arcs. Au-dessus de l'arcature aveugle, une assise en granit supporte la corniche légèrement saillante, en tuf. Il n'y a pas de frise à dents d'engrenage. La travée droite qui prolonge l'abside (et qui déborde de celle-ci de près de 30 cm de chaque côté) est dans le même appareil que la partie tournante de l'hémicycle, c'est-à-dire en granit. Le côté sud est orné d'une arcature en tuf, similaire en tout sauf dans ses dimensions, à celle de l'hémicycle. Le côté nord est nu<sup>38</sup>.



Fig. 10. Santa Maria de Cap d'Aran. Le chevet, vu du sud-est. Cliché E. Garland.

L'absidiole sud présente un décor sensiblement différent, avec une arcature qui repose sur des colonnes par l'intermédiaire de chapiteaux sculptés. Mais le mur gouttereau méridional présente à son tour un décor en tuf formé de sept petits arcs garnis de tympanons monolithes. Cette arcature ressemble à celle de l'abside principale. Bien que conservé uniquement sur la travée orientale du mur, ce décor se poursuivait sur la travée suivante, et peut-être même sur la troisième<sup>39</sup>. Soulignons qu'au-delà de ces similitudes l'abside principale fut édifiée pendant la première

<sup>36.</sup> Emmanuel Garland, « L'église romane de Sainte-Marie de Cap d'Aran dans l'ancien diocèse de Comminges », dans M.S.A.M.F., t. LXIII (2003), p. 109-131.

<sup>37.</sup> La crypte pourrait dater du tournant du XIe siècle, au plus tôt. Voir E. GARLAND, « L'église romane de Sainte-Marie... », p. 114 à 116.

<sup>38.</sup> E. GARLAND, « L'église romane de Sainte-Marie... », p. 119.

<sup>39.</sup> Cela est certain pour la deuxième travée, et probable pour la troisième travée au vu de certains indices encore visibles. Voir E. GARLAND, « L'église romane de Sainte-Marie... », p. 121.

campagne de travaux, et le mur gouttereau sud pendant la seconde (notre hypothèse est que l'édifice primitif ne comportait qu'une nef, mais qu'il fut rapidement agrandi pour adopter un plan basilical, l'extension se faisant d'abord par le bas-côté sud). Signalons enfin que les travées de la nef sont séparées par des piliers cruciformes, et que la nef fut charpentée, au moins à l'origine<sup>40</sup>.

Tredòs, Sant Esteve<sup>41</sup>

L'église Sant Esteve de Tredòs se situe à flanc de montagne, sur la rive gauche de la Garonne *de Ruda*, en face de Santa Maria de Cap d'Aran, dans un endroit redevenu sauvage, le village de Tredòs s'étant déplacé et établi au fond de la vallée. Autrefois église paroissiale du village, elle est aujourd'hui désaffectée et quasiment à l'abandon<sup>42</sup>. L'édifice roman primitif a été très profondément remanié. Il devait s'agir d'un édifice à nef unique donnant sur un chœur constitué d'une abside semi-circulaire précédée d'une petite travée droite (?)<sup>43</sup>. C'est précisément un fragment du décor de cette abside qui subsiste, au sud de l'édifice actuel, dans sa partie est (fig. 11 et 12). Y est visible une arcature formée de deux arcs entourés de lésènes, selon le même dispositif et en ayant recours aux mêmes matériaux qu'à Santa Maria de Cap d'Aran. Là non plus, il n'y a pas de trace de frise en dents d'engrenage au-dessus de l'arcature – mais on ne sait s'il faut attribuer cela au parti d'origine ou aux modifications postérieures.



Fig. 11. Sant Esteve de Tredòs. Partie sud-orientale de l'église. Cliché E. Garland.



FIG. 12. SANT ESTEVE DE TREDÒS. Détail de l'arcature.

Cliché E. Garland.

Unha, Santa Eulària<sup>44</sup>

Édifiée sur un petit promontoire qui domine le village d'Unha, l'église Santa Eulària est un édifice de plan basilical dont la nef centrale est séparée des collatérales par des piles cylindriques. Elle est voûtée en berceau, les collatéraux étant eux voûtés en demi-berceau, dispositif similaire à celui qui exista un temps à Santa Maria de Cap d'Aran. Comme à Cap d'Aran, l'abside principale est précédée d'une longue travée, légèrement divergente, ce qui permet de réaliser un chevet harmonieux (fig. 13). L'ensemble est construit en pierres taillées, de dimensions variées. Sur les murs gouttereaux les assises dessinent des horizontales de hauteur variable. Le mur sud – celui où s'ouvre la porte d'entrée de l'église – est plus soigné que le mur nord. On remarque un premier changement d'appareil à un mètre cinquante du sol, puis un second un peu plus de deux mètres plus haut. Au-dessus, nouveau changement d'appareil, avec des matériaux nettement moins réguliers, supportant une corniche de modillons qui sont manifestement plus tardifs. Tout cela traduit des remaniements importants dans l'église, et on ne peut exclure que le projet initial prévoyait une couverture charpentée de la nef, comme à Santa Maria de Cap d'Aran, ou comme dans le Val de Boí voisin. Au chevet,

<sup>40.</sup> Elle l'est encore aujourd'hui, mais non sans avoir été voûtée à une époque indéterminée.

<sup>41.</sup> Catalunya romànica, p. 401-402.

<sup>42.</sup> Nous n'avons jamais réussi à en visiter l'intérieur.

<sup>43.</sup> Il s'agit d'une supposition.

<sup>44.</sup> Catalunya romànica, p. 378-383.

l'appareil mêle des petits blocs à d'autres sensiblement plus grands, ce qui a obligé les maçons à recourir à des artifices pour réaliser des assises horizontales. C'est sur ce chevet que se concentre le décor architectonique de l'édifice, les murs gouttereaux étant eux, nus. La partie tournante de l'abside principale est ornée d'une arcature formée de triplets d'arcs séparés par des lésènes<sup>45</sup>. L'ensemble est en tuf. Ce décor se prolongeait sur les parties droites de l'abside, au-dessus des absidioles latérales (il n'en reste plus que des vestiges). Comme à Mijaran, les arcs forment deux petites voussures concentriques qui enchâssent un tympanon. Mais ici les tympanons sont nus et surtout, arcs et tympanons sont sculptés dans un même bloc. Deux minces sillons étaient incisés sur l'arc extérieur (l'usure de la pierre l'a fait disparaître sur plusieurs arcs). Comme dans toutes les églises précédemment décrites, les arcs s'amortissent sur des consoles biseautées. L'arcature est surmontée d'une fine assise sur laquelle repose une frise en dents d'engrenage constituée, comme à Arres de Jos ou à Sant Joan d'Arròs, de pierres à dents multiples (ici jusqu'à six dents sur une même pierre). L'abside était éclairée par trois fenêtres à double ébrasement. Celle du sud a été agrandie. La fenêtre axiale est surmontée, à l'extérieur, d'un linteau échancré en tuf sur lequel un arc a été incisé. C'est un parti tout à fait similaire qui prévaut sur les parois des absidioles nord et sud, à d'infimes détails près : les arcs sont au nombre de dix, regroupés en deux ensembles de cinq, séparés par une unique lésène ; les arcs extérieurs ne sont pas incisés ; la frise à dents d'engrenage repose directement sur l'arcature, sans assise intermédiaire : enfin les absidioles ne possèdent qu'une ouverture, axiale (à double ébrasement, avec linteau échancré incisé). Tout comme à Santa Maria de Cap d'Aran, l'abside principale a reçu un décor peint, élément clé pour déterminer un terminus ante quem à la construction.

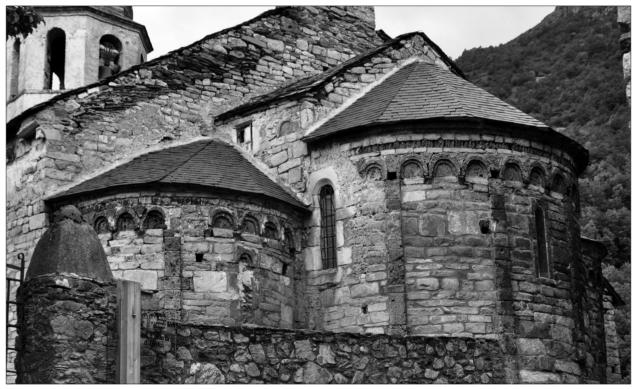


FIG. 13. SANTA EULÀRIA D'UNHA. Vue générale. Cliché E. Garland.

Vilac, Sant Feliu<sup>46</sup>

L'église de Sant Feliu, de plan basilical, présente trois grandes phases de construction-reconstruction : une nef romane, une tour-clocher du XIII<sup>e</sup> siècle posée sur la travée occidentale de la nef, de plan carré, et dont la face ouest prend appui sur la façade romane (totalement dépourvue de tout décor) et lui est parfaitement alignée, et un

<sup>45.</sup> En tout cinq triplés d'arcs.

<sup>46.</sup> Catalunya romànica, p. 434-441.

chœur construit autour d'un octogone, aux temps modernes. Sa nef paraît avoir été édifiée lors du deuxième âge roman, car son appareil de pierres de taille est assez régulier (fig. 14). Pourtant on constate la présence d'étroites meurtrières sur les murs gouttereaux, meurtrières absentes des autres édifices du Val d'Aran édifiés à partir du second quart du XII<sup>e</sup> siècle ; et d'autre part, on aperçoit au niveau de la travée orientale de la nef, au-dessus de l'arc qui sépare la nef des collatéraux, de grands blocs portant une arcature à l'intérieur (fig. 15). Ce décor est-il à sa place d'origine, ou ne s'agit-il plutôt d'un remploi ? Il diffère des arcatures d'abside par son matériau (ce n'est pas du tuf) et semble être fait d'éléments monolithes orné de demi-cercles en creux.

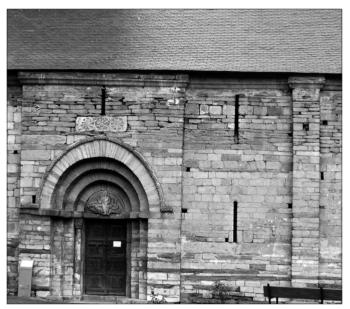


Fig. 14. Sant Feliu de Vilac. Mur extérieur sud de la nef. *Cliché E. Garland.* 

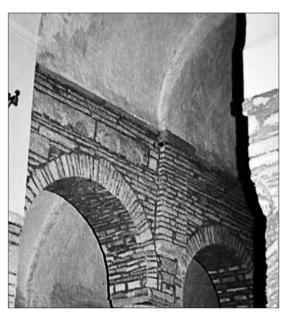


Fig. 15. Sant Feliu de Vilac. Détail d'une arcade à l'intérieur. Cliché E. Garland.

Vilamòs, Santa Maria<sup>47</sup>

Édifice de plan basilical, dont la nef comporte quatre travées, l'église Santa Maria est aujourd'hui dépossédée de son chœur d'origine, remplacé par un chœur à chevet plat, sans doute au XVIe siècle (tout comme la façade occidentale fut percée au début du XIX° siècle pour accueillir un portail qui porte la date de 1816). Cela étant, malgré de nombreux remaniements qui ont laissé des traces sur les murs et qui se traduisent par des changements d'appareil, l'ensemble remonte à l'époque romane. Une tour-clocher flanque l'église au sud, au niveau de la seconde travée occidentale. L'examen des maconneries montre qu'ici comme à Bossòst, la tour est antérieure à l'église, qui vient se greffer dessus<sup>48</sup>. Cette haute tour est une construction nettement plus rudimentaire que la tour-clocher de Bossòst : si la face de parement des pierres a été soigneusement aplanie au marteau, les pierres elles-mêmes sont irrégulières et les assises sont loin d'être toutes horizontales. Le soubassement est en pierres très grossièrement taillées. Une seule ouverture, étroite, vient éclairer la partie inférieure de la tour, côté sud. Au-dessus de la retombée de la toiture de l'église, des ouvertures sont percées sur quatre niveaux. Plus on s'élève, plus elles sont larges (fig. 16). Le décor architectonique se réduit à deux arcs réservés sur la face occidentale, qui s'élèvent depuis le sol, avec une lésène au milieu. Les arcs, placés très haut (au-dessus des murs gouttereaux de l'église), sont formés de petits claveaux non ajustés qui entourent deux tympanons monolithes. Quant aux murs gouttereaux et de façade, ils sont mieux appareillés à l'intérieur qu'à l'extérieur. Édifiés avec de la pierre extraite du flanc de la montagne, ils présentent des assises irrégulières. Un plus grand soin a été porté aux piles qui séparent la nef principale des bas-côtés (fig. 17). Celles qui séparent les trois travées les plus occidentales sont cylindriques ; les autres, qui séparent la

<sup>47.</sup> Catalunya romànica, p. 450-452.

<sup>48.</sup> Comme à Bossòst, la communication entre le bas-côté et l'étage inférieur de la tour se fait par une petite porte qui est plus étroite du côté de la tour que du bas-côté sud. De même la maçonnerie y est plus soignée du côté de l'église.

première de la seconde travée de la nef, en partant du chœur, forment un quatre-feuilles. Enfin les dernières à l'est, qui font la liaison avec le chœur plus récent, sont de section rectangulaire. La nef centrale est voûtée en berceau, renforcé par trois arcs doubleaux<sup>49</sup>. Le bas-côté sud est lui aussi voûté en berceau, alors que le bas-côté nord est voûté en demi-berceau, comme à Unha et Vilac (et à une certaine époque à Santa Maria de Cap d'Aran). On voit encore la trace, à l'intérieur, de l'ancienne porte de l'église, qui ouvrait sur le mur du collatéral sud, dans la première travée occidentale : c'est une grande ouverture cintrée. Les fenêtres romanes ont toutes été remplacées. Cependant on en voit encore des traces dans le mur sud : il s'agissait d'ouvertures à double ébrasement, percées relativement haut dans le mur gouttereau du collatéral. À défaut de tout décor architectonique, signalons le remploi, sur le mur sud, de plusieurs bas-reliefs antiques, issus de stèles ou d'auges cinéraires (fig. 2).



Fig. 16. Santa Maria de Vilamòs. Détail de la face occidentale de la tour-clocher. *Cliché E. Garland*.



Fig. 17. Santa Maria de Vilamòs. Vue générale de l'intérieur. Cliché E. Garland.

Vilamòs, Sant Miquèu<sup>50</sup>

Cette modeste chapelle, située à l'écart sur la montagne, à 500 m à l'est de Vilamòs, est traditionnellement considérée comme la plus ancienne église romane du Val d'Aran. C'est un édifice de 10 m sur 4 m, dont la nef unique, couverte en berceau, ouvre directement sur une abside en forme de U évasé, sans travée droite (fig. 18). Cette abside est éclairée à l'est et au sud par deux petites ouvertures. Seule l'ouverture axiale, à double ébrasement, est romane. Là où il est visible (car tout l'extérieur a été enduit, ainsi que la voûte, à l'intérieur), le parement révèle une construction en moellons taillés d'assez petites dimensions (intermédiaire entre le petit appareil et un appareil moyen), placés en assises assez régulières, somme toute comparable à celui d'Arres de Jos et de Sant Joan d'Arròs qui sont tous deux à moins de 90 mn de marche (Sant Joan d'Arròs étant situé à l'est, et Arres de Jos à l'ouest). Le principal intérêt de cette chapelle réside dans le décor extérieur de son abside, constitué d'une arcature formée de vingt-trois arcs reposant sur de petites consoles biseautées, et surmontée d'une frise à dents d'engrenage (une très

<sup>49.</sup> Un quatrième arc doubleau est placé à l'est, à la jonction avec le chœur. Étant entièrement enduit, il n'est pas possible de déterminer s'il est d'origine ou non. De même, il n'est pas possible de savoir quelle part des piles séparant la nef des collatéraux à ce niveau est d'origine. 50. *Catalunya romànica*, p. 452-453.

fine assise de schiste sépare les deux niveaux). L'enduit qui couvre le mur empêche de savoir en quel matériau l'arcature est faite, comme il empêche de savoir si les arcs font corps avec les tympanons, ou si ceux-ci sont indépendants, ou encore si les dents d'engrenage sont groupées ou non. Malgré tout, il semble que la frise soit constituée de dents d'engrenages multiples, et que les arcs soient en tuf, comme à Arres de Jos et à Sant Joan d'Arròs. On pénètre à l'intérieur de la chapelle par une petite porte cintrée sur le mur sud, sans décor aucun (fig. 18).

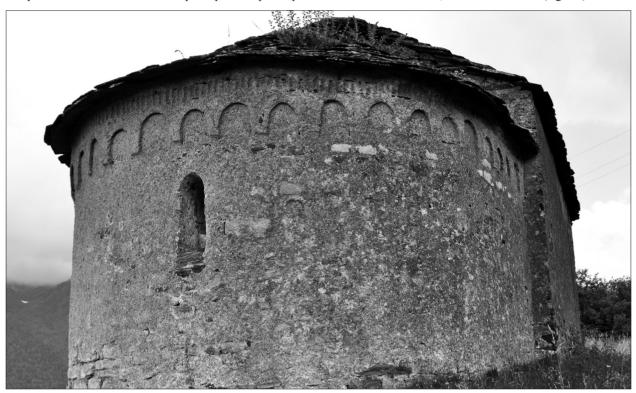


FIG. 18. SANT MIQUÈU DE VILAMÒS. Cliché E. Garland.

## Observations complémentaires

Le plan des églises romanes du Val d'Aran, et particulièrement des édifices dits à plan basilical, est rarement régulier. La plupart des églises présentent un évasement des nefs d'est en ouest, avec mur occidental non perpendiculaire à l'axe de la nef. Ainsi, à Unha, c'est le vaisseau central qui va en s'élargissant vers l'ouest, à partir de la travée droite précédant l'abside dont les murs, de fait, ne sont pas parallèles mais légèrement divergents. Santa Maria de Cap d'Aran présente un plan général similaire si ce n'est que là, c'est essentiellement le collatéral sud qui diverge. À Santa Maria de Vilamòs, le vaisseau central de la nef et les bas-côtés divergent tous trois légèrement. En revanche la façade occidentale est parfaitement perpendiculaire à l'axe principal de l'église. À Mijaran, où la position des piles de la nef n'est pas connue, les murs de la travée du chœur qui précède l'hémicycle de l'abside principale divergent fortement. Seul le plan de Sant Feliu de Vilac est régulier, dessinant un rectangle parfait<sup>51</sup>. En revanche plusieurs églises à plan simple, à nef unique, présentent aussi des anomalies: c'est le cas à Sant Pèir de Betlan (divergence des murs de la nef), ou à Arres de Jos, où la nef et l'abside ne sont pas exactement dans le même axe.

<sup>51.</sup> Les plans des églises construites au deuxième âge roman, à partir du second quart du XII<sup>e</sup> siècle, sont généralement plus réguliers, sans l'être tout à fait. Ainsi, l'église de Salardú présente la particularité d'avoir la nef centrale et les collatéraux qui tous trois divergent légèrement. À Bossòst, les murs gouttereaux sont parfaitement parallèles, mais le mur de façade occidental ne leur est pas perpendiculaire, la dernière travée étant nettement plus courte au sud qu'au nord. On observe la même chose à Santa Maria d'Arties. Enfin, à Betren, si les murs gouttereaux sont bien parallèles entre eux, et la façade occidentale perpendiculaire, en revanche la travée occidentale est plus large au nord qu'au sud, alors que les autres sont de même longueur, ce qui a pour effet de dessiner des travées en biais. Du coup, le mur nord est plus long que le mur sud, et l'abside est en biais par rapport au reste de l'église!

Entrées des églises : seules les églises d'Unha et de Vilamòs (Santa Maria et Sant Miquèu) ont conservé leurs portes originelles, du premier âge roman<sup>52</sup>. Toutes trois sont modestes, cintrées, sans ornement aucun. Il n'y a qu'à Unha où l'arc de la porte, formé de claveaux particulièrement réguliers (en comparaison des autres pierres de construction utilisées dans l'édifice), est souligné par un deuxième arc fait de fines pierres plates de tuf, lointaine réminiscence des arcs doubles du « premier art roman » tels qu'on peut encore en voir en Catalogne ou en Septimanie ?

# Quels critères pour une tentative de mise en ordre chronologique ?

Les matériaux de construction, la taille de la pierre, l'appareil utilisé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le plan des édifices, le mode de voûtement choisi, la forme et le décor des ouvertures (portes et fenêtres), et les caractéristiques du décor architectonique, concentré comme nous l'avons vu sur les chevets et les tours, constituent les principaux éléments sur lesquels nous pouvons nous appuyer pour situer dans le temps la construction de ces églises, et en proposer une chronologie comparée. L'entreprise est hasardeuse, et les résultats en restent sujets à caution. D'autant qu'il est difficile de faire la part entre ce qui relève des archaïsmes et de la tradition locale, et ce qui traduit l'inscription d'une construction dans le temps. Avant que d'entreprendre cette tentative, il est indispensable de considérer quelques points de repère régionaux, soit parce qu'ils sont géographiquement proches du Val d'Aran, soit parce qu'ils constituent des repères chronologiques considérés comme fiables.

### Quelques points de comparaison

Au nord et à l'ouest s'ouvre le Haut-Comminges, qui est la région avec laquelle le Val d'Aran a certainement entretenu le plus de relations, ne serait-ce que parce qu'il faisait partie du même diocèse. Plusieurs édifices romans facilement accessibles de Bossòst offrent des points de comparaison intéressants (fig. 19) : en premier chef l'église de Saint-Aventin, et ses deux « sœurs », Saint-Martin de Cazaril-Laspènes (fig. 20) et Sainte-Marie de Trébons-de-Luchon (fig. 21), toutes trois situées dans la partie orientale du Larboust. Ces trois édifices présentent toutes les caractéristiques du « premier art roman »<sup>53</sup> : ils sont tous trois construits en petit appareil taillé au marteau, en assises régulières, avec des fenêtres à double ébrasement. Tous trois concentrent leur décor architectonique sur les chevets, ornés d'arcatures continues, sans lésène, qui s'amortissent sur de fines consoles biseautées. Celui de Cazaril-Laspènes est le plus simple ; il ne présente pas de frise à dents d'engrenage, au contraire de celui de Trébons-de-Luchon. Quant à l'abside centrale de Saint-Aventin, elle présente une curieuse frise de dés parallélépipédiques<sup>54</sup>. Les églises de Cazaril-Laspènes et de Trébons-de-Luchon ont conservé leurs portes romanes. Situées dans la partie occidentale du mur au sud, celles-ci sont toutes simples : la partie supérieure de celle de Cazaril-Laspènes est arrondie; à Trébons-de-Luchon, la porte comporte un petit tympan, aujourd'hui nu<sup>55</sup>. Ces trois édifices sont voûtés d'arête.

Non loin de là se trouvait une ancienne collégiale, à **Bagnères-de-Luchon**, qui semble elle aussi avoir été construite à cette période. Malheureusement elle a été détruite au XIX<sup>e</sup> siècle et elle n'est plus connue que par des témoignages anciens<sup>56</sup>. En aval de la Garonne, on trouve l'église de **Saint-Béat** (ancienne prieurale donnée à la puissante abbaye de Lézat en 1132). Cet édifice relève incontestablement au second âge roman et ne nous est donc d'aucune d'utilité ici. Toutefois sa parenté avec l'église de Bossòst est grande, et mérite d'être soulignée car elle témoigne des relations étroites entre ces deux villages tous deux situés au fil de la Garonne, et distants de seulement vingt kilomètres. Proche de Saint-Béat, **Saint-Martin de Marignac** est lui aussi le dernier vestige d'un ancien prieuré. Cet édifice à nef unique est construit en moellons grossièrement taillés au marteau. L'abside semi-circulaire, précédée d'une courte travée droite, est nue, sans aucun ornement architectonique. La petite porte

<sup>52.</sup> La porte sud de Santa Maria de Cap d'Aran, avec son tympan timbré d'un chrisme n'est sans doute pas antérieure aux années 1120, époque de la mise en place du décor extérieur de l'absidiole sud, et n'a donc pas sa place ici.

<sup>53.</sup> Voir note 15, supra.

<sup>54.</sup> On peut se demander jusqu'à quel point cette frise si singulière n'est pas le fruit de la restauration du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>55.</sup> Fut-il peint, comme celui de Sainte-Marie de Riquer, près de Prades ?

<sup>56.</sup> Robert GAVELLE, « Notes sur l'église de Bagnères de Luchon », dans Revue de Comminges et des Pyrénées centrales, 1979, p. 323-353 et 537-558 ; et 1980, p. 93-106, 263-271 et 409-423.

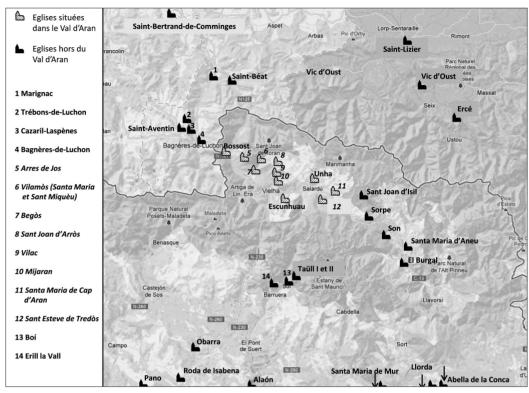


Fig. 19 : Localisation des principaux édifices cités. DAO E. Garland.



Fig. 20. Saint-Aventin, le chevet. Trébons-de-Luchon, *Cliché E. Garland.* 

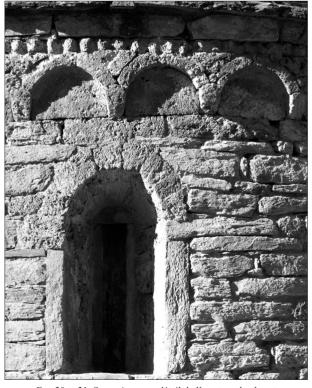


Fig. 20 et 21. Saint-Aventin, détail de l'arcature du chevet. Cliché E. Garland.

originelle, qui s'ouvre au nord, avec son arc en plein cintre à l'extérieur et sa structure quadrangulaire à l'intérieur, présente des parentés certaines avec nombre de portes du premier âge roman et on est en droit de penser que cette église fut construite aux débuts du premier âge roman, même si elle ne présente aucune caractéristique du « premier art roman ». Elle témoigne d'un courant représenté par quelques édifices, dont la petite église de Tella, en Haut-Aragon, qui fut consacrée en 1018<sup>57</sup>.

Le port de Vielha permet de communiquer, six mois par an, avec la haute vallée de la Noguera Ribagorzana, au sud de la ligne des crêtes. Un défilé, à l'Ouest, conduit à l'abbatiale d'Obarra et à la cathédrale de Roda de Isabena, deux édifices majeurs qui relèvent du « premier art roman », et dont on peut raisonnablement situer le début de la construction dans les années 1010-1020<sup>58</sup>. Le chevet de la cathédrale de **Roda de Isabena** présente un décor d'arcatures maçonnées, faites dans le même matériau que les murs eux-mêmes, interrompues par des lésènes (cinq sur l'abside principale, une seule sur les absidioles nord et sud). Les tympanons ne sont pas monolithes, mais maconnés comme le reste du mur, et on note qu'il n'y a pas de frise à dents d'engrenage. Les fenêtres sont à double ébrasement, sauf celles de la crypte située sous l'abside principale. À Obarra aussi la construction est très soignée. Le chevet de ce bel édifice de plan basilical présente une abside centrale débordante. et deux absidioles toutes trois ornées d'un décor architectonique constitué d'une d'arcature entrecoupée de lésènes. Mais tandis que sur les absidioles latérales, l'arcature délimite de petits espaces remplis par des tympanons monolithes, sur l'abside centrale les arcs enserrent de petites niches, selon une formule rare mais non exceptionnelle pour les grands édifices romans du second tiers du XIe siècle<sup>59</sup>. Cette arcature est surmontée d'une frise de croisillons<sup>60</sup>. Le décor architectonique se poursuit le long des murs gouttereaux des bas-côtés (arcature et frise à dents d'engrenage) ainsi qu'en haut des murs gouttereaux de la nef principale (arcature simple, sans lésène ni frise à dents d'engrenages).

Un autre passage vers le sud, légèrement plus à l'Est, permet d'atteindre via l'étroite vallée qui prend au sud d'Artiès, le Val de Boí où se trouve concentré un remarquable ensemble d'églises romanes bâties entre la fin du XIe siècle et le premier quart du XIIe siècle<sup>61</sup>. La plupart de ces édifices adoptent un plan basilical similaire à celui observé dans le Val d'Aran; ils sont charpentés et non voûtés (on a vu que l'on est en droit de supposer que les premiers édifices de plan basilical dans le Val d'Aran furent initialement charpentés). Leurs murs extérieurs sont complètement nus<sup>62</sup>. Seuls leurs chevets sont ornés. Ils sont flanqués d'élégantes tours-clochers qui ne sont pas sans présenter certaines analogies avec celles de Bossòst et de Vilamòs – mais leur qualité d'exécution y est nettement supérieure. On retiendra ici que le décor des tours-clochers et des chevets permet de mesurer à la fois la survivance de formes traditionnelles et de formes plus innovantes. Parmi les éléments traditionnells, la conception des tours-clochers et de leur décor architectonique : dans le droit fil des clochers lombards, le nombre ou la largeur des ouvertures augmente en s'élevant ; le décor, identique sur les quatre faces, consiste en des arcatures maçonnées, sans lésène, le plus souvent surmontées de frises en dents d'engrenage aux étages supérieurs. Partout les tympanons sont monolithes et nus. Certains furent peints<sup>63</sup>. Sur la tour-clocher d'Erill la Vall, les arcatures (à tympanons monolithes) sont surmontées à partir du deuxième étage de frises de dents d'engrenages constituées de pierres sculptées pour imiter plusieurs dents sur une même pierre, comme nous l'avons maintes fois vu en Val d'Aran. Le même artéfact s'observe à Boí. Parmi les formes innovantes, signalons à Taüll le remplacement des lésènes par des demi-colonnes surmontées

<sup>57.</sup> L'acte de consécration de Saint-Just-et-Saint-Pasteur de Tella se trouvait dans sa lipsanothèque, aujourd'hui tous deux conservés dans le musée diocésain de Barbastre.

<sup>58.</sup> La cathédrale de Roda de Isabena fut détruite en 1006, lors du dernier raid d'Abd Al Malik. On peut supposer que la construction de la nouvelle cathédrale fut entreprise dans les années qui suivirent, en commençant par le chevet. La construction s'échelonna sur un siècle et demi. Une première consécration eut lieu en 1035, par l'évêque Arnulf. Voir *Catalunya romànica*, *La Ribagorça*, ed. Enciclopedia catalana, t. XVI, Barcelone, 1996, p. 401. Quant à l'abbatiale d'Obarra, on admet généralement qu'elle fut reconstruite à l'initiative de l'abbé Galindo, qui mourut en 1030, sans doute sans avoir vu son œuvre achevée. Voir *Catalunya romànica XVI...*, p. 348.

<sup>59.</sup> On le retrouve, à quelques nuances près, au chevet de Saint-Vincent de Cardona, de Sainte-Marie de Quarante ou encore de l'abbatiale de Saint-Guilhem-le-Désert.

<sup>60.</sup> Ces croisillons, réalisés en pierres plates montées sur champ, constituent un motif décoratif rare mais pas exceptionnel : on l'observe par exemple sur la tour de l'église d'Abella de la Conca.

<sup>61.</sup> Les églises Saint-Clément et Sainte-Marie de Taüll furent toutes deux consacrées en 1123. Les échanges entre les deux vallées se trouvent confirmés par le Christ de Mijaran, fragment d'une Descente de Croix du milieu du XII<sup>e</sup> siècle qui présente de grandes affinités avec plusieurs Descentes de Croix du Val de Boí (Erill la Vall, Santa Maria de Taüll et Durro, en particulier).

<sup>62.</sup> Sauf à Durro, où les murs gouttereaux sont soulignés par une arcature.

<sup>63.</sup> Des traces de peinture rouge sont encore discernables sur certains tympanons de la tour de Sainte-Marie de Taüll.



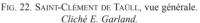




Fig. 23. Saint-Clément de Taüll, détail de l'abside centrale. Cliché E. Garland.

de chapiteaux en tuf sommairement sculptés au chevet de Saint-Clément (fig. 22), et la présence de tympanons de tuf monolithes creusés en leur centre de motifs géométriques au chevet de Sainte-Marie (fig. 23). Pour autant le chevet de Saint-Clément est plus richement décoré que celui de Sainte-Marie dont le décor externe des absidioles est très sobre. Si nous avons insisté sur les églises du Val de Boí, c'est parce qu'elles sont bien datées : Saint-Clément de Taüll fut consacrée le 10 décembre 1123 et Sainte-Marie de Taüll le lendemain.

Si l'on poursuit vers le sud, on rencontre encore nombre d'églises romanes qui méritent d'être mentionnées pour leur rapport avec le « premier art roman ». Parmi celles-ci, au bord de la **Noguera Ribagorzana**, se tient la puissance abbaye d'**Alaón** (73 km au sud de Vielha), dont l'église fut consacrée la même année que celles de Taüll. Plus encore que ces dernières, cet édifice est caractéristique de la transition entre le premier et le second âge roman : son plan et son élévation sont directement inspirés du « premier art roman », la sculpture sur pierre n'y a pas encore fait son apparition<sup>64</sup>, mais la réalisation en bel appareil moyen, régulier, et la facture du décor d'arcature qui court tout au long du mur de la nef centrale, et autour des absides (avec tympanons monolithes dans le même matériau que les murs, frise en damier) annoncent les réalisations des deux derniers tiers du XII<sup>e</sup> siècle.

Un peu plus au Sud, à l'est de la Noguera Ribagorzana, s'étend la conque d'Isona, bordée par le château de **Llordà**, avant-poste construit par Arnaud Mir de Tost face aux terres contrôlées par les musulmans. Ce château constitue un autre repère essentiel dans notre enquête. En effet, il peut être daté des années 1030-1040<sup>65</sup>. Il est construit dans un petit appareil soigneusement taillé au marteau. Les assises sont régulières, mais de hauteur inégale. La tour de sa chapelle castrale dédiée à saint Saturnin (une dédicace qui illustre le rayonnement du culte de ce saint évêque au-delà des Pyrénées et à travers lui celui de Toulouse) présente un décor architectonique fait d'une arcature de six arcs séparés

<sup>64.</sup> Cela ne veut pas dire que l'église n'était pas ornée. Bien au contraire, comme le prouve la mise en place d'un remarquable dallage réalisé en marbres de différentes couleurs auprès de l'autel.

<sup>65.</sup> Catalunya romànica, El Pallars, ed. Enciclopedia catalana, t. XV, Barcelone, 1993, p. 368-378.



Fig.24. Tour de la chapelle castrale de Llorda, détail du décor d'arcature. Cliché E. Garland.

en deux groupes par une large lésène (fig. 24). Elle n'est pas surmontée d'une frise en dents d'engrenage (mais on a vu que c'était systématiquement le cas pour l'étage inférieur des tours). Les tympanons sont maçonnés. Les arcs sont soulignés par un double bandeau maçonné. À l'intérieur, le mur sud-ouest de la nef, timbré d'une ouverture en forme de croix, est décoré d'une arcature dont les arcs sont à simple bandeau. Les tympanons qu'ils encadrent sont eux aussi maconnés. Bien d'autres édifices de cette région mériteraient d'être mentionnés: Saint-Étienne d'Abella de la Conca, Saint-Antoine de Pano, ou encore la collégiale Sainte-Marie de Mur. Ils permettent de comprendre comment le « premier art roman » s'est développé au XIe siècle en cette région, de percevoir les constantes tout au long de ce siècle, ainsi que les évolutions au fil du temps.

Mais revenons au plus près du Val d'Aran. À l'Est, deux ports conduisent à la vallée d'Aneu : le Port de Bonaïgua, qui permet d'accéder à Son et à Sorpe, avant que de redescendre sur Valencia d'Aneu; et le Pla de Béret qui emprunte l'étroite vallée de la Noguera Pallaresa, qui n'est encore qu'un torrent tumultueux. Après avoir arrosé le sanctuaire de Montgarri dont il ne reste aucun vestige roman exploitable pour notre propos, la Noguera déboule à Alos de Isil (dont l'église Saint-Laurent conserve un portail roman très tardif) et à Saint-Jean d'Isil (ou de Gil), avant que de rejoindre le Val d'Aneu. Les églises romanes de Son et de Sorpe présentent des analogies certaines avec les églises du Val d'Aran, et particulièrement avec Sainte-Marie de Cap d'Aran, qui leur est géographiquement très proche. À Son, la tour-clocher accolée au nord de l'église (qui n'a qu'une seule nef), avec ses cinq niveaux étagés comme ceux de Bossòst ou du Val de Boí, présente un décor d'arcatures sur ses quatre faces, sans lésène, mais avec des tympanons monolithes. À partir du troisième niveau, l'arcature est surmontée d'une frise à dents d'engrenage (les dents y sont individuelles). L'unique abside du chevet de l'église, en construction moins soignée, est agrémentée par un décor d'arcatures (cinq fois trois arcs, séparés par de très fines lésènes), sans tympanons monolithes ni frise à dents d'engrenage, qui enchâssent trois fenêtres à double ébrasement. À Sorpe, dont il ne reste que l'absidiole nord au chevet, ainsi que des vestiges de la tour-clocher, la technique de construction et le décor architectonique relèvent ici aussi du « premier art roman » (fig. 25). Sur l'absidiole, le décor en tuf formant une arcature avec lésènes n'est pas sans rappeler celui de l'abside principale de Santa Maria de Cap d'Aran, mais on y observe que les tympanons sont monolithes, et que l'ensemble est surmonté d'une frise à dents d'engrenage individuelles. L'église Saint-Jean d'Isil, dont le chevet est léché par la Noguera Pallaresa, est le fruit de plusieurs campagnes de construction. Le chevet, avec ses trois absides, en constitue la partie la plus ancienne. L'abside et les deux absidioles sont ornées, comme à Sorpe, d'un décor en tuf dessinant une arcature formée de paires d'arcs séparés par des lésènes. Les tympanons sont monolithes et il n'y a pas de frise à dents d'engrenage. Les fenêtres sont à double ébrasement.

Continuant la descente sur le Val d'Aneu, on rencontre **Sainte-Marie d'Aneu** et, un peu plus au sud, le monastère de **Saint-Pierre du Burgal**, deux édifices majeurs, témoins du « premier art roman » dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>. Là encore, il convient de regarder avec attention le décor des absides : dans les deux cas les arcatures sont constituées de paires d'arcs (sept à Aneu, cinq sur l'abside principale du Burgal) séparés par des lésènes. Les tympanons sont maçonnés. Il n'y a pas de frise à dents d'engrenage. Les fenêtres sont à double ébrasement (fig. 26).

<sup>66.</sup> Catalunya romànica, El Pallars, ed. Enciclopedia catalana, t. XV, Barcelone 1993. Abella de la Conca, p. 327-330. Santa Maria d'Aneu, p. 241-247. Sant Pere d'El Burgal, p. 249-258. Sant Romà d'Aineto, p. 262-264. Santa Maria de Mur, p. 352-364. Santa Maria de Gerri de la Sal, p. 195-210. Sant Pere de Sorpe, p. 155-160. Sant Just i Sant Pastor de Son, p. 150-153. Catalunya romànica, La Ribagorça, ed. Enciclopedia catalana, t. XVI, Barcelone 1996. Pano, San Anton, p. 527-528. Sant Joan de Boí, p. 214-222. Santa Maria de Durro, p. 198-204. Santa Eulàlia d'Erill-la-Vall, p. 207-214. Santa Maria de Taüll, p. 222-239. Sant Climent de Taüll, p. 240-257. Sant Joan d'Isil, p. 133-139.



Fig. 25. Saint-Pierre de Sorpe, absidiole nord. Cliché E. Garland.



Fig. 26. EL Burgal, détail de l'abside centrale. Cliché E. Garland.

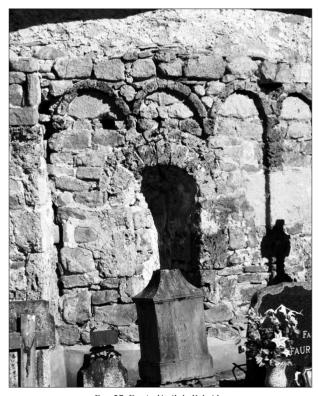


Fig. 27. Ercé, détail de l'abside. Cliché E. Garland.

Au Nord-Est s'étend le Haut-Couserans, terre peu riche en édifices du premier âge roman, à l'exception de l'ancienne église d'Ercé et de l'église de Vic d'Oust. De l'ancienne église d'Ercé ne subsiste qu'une abside, aujourd'hui transformée en sacristie de l'église paroissiale, et malheureusement dégradée : c'est une construction en petits moellons grossièrement taillés au marteau, ornée à l'extérieur d'une fine arcature en tuf, avec d'étroites lésènes (fig. 27). Les arcs délimitent des tympanons monolithes (sauf celui au-dessus de la fenêtre axiale, qui est lui maçonné<sup>67</sup>). La fenêtre ellemême, à double ébrasement, est soigneusement appareillée. Un second arc fait de petits moellons en tuf posés à plat, souligne l'arc interne composé de claveaux plus épais. Les deux arcs sont en tuf. Il n'y a pas de frise au dessus de l'arcature. Quant à l'église de Vic d'Oust, c'est un intrigant édifice de plan basilical, plusieurs fois transformé, et dont le chevet à trois absides se compose d'une abside principale, nue à l'extérieur, éclairée par une fenêtre axiale à double ébrasement, et de deux absidioles ornées, elles, par une puissante arcature scindée en deux par une large lésène axiale percée d'une fenêtre à simple ébrasement. Les tympanons dessinés par les arcs sont maçonnés (et non pas monolithes) et reposent sur des corbeaux saillants, sculptés. Il n'y a pas de frise à dents d'engrenage<sup>68</sup>.

En aval se déploient **Saint-Girons** et la cité épiscopale de **Saint-Lizier**. Aucun édifice n'y porte de trace du « premier art roman ». Pourtant, à Saint-Lizier, Notre-Dame-de-la-Sède fut probablement édifiée avant 1100, ainsi que l'église Saint-Lizier<sup>69</sup>.



Fig. 28. Saint-Martin du Canigou, le chevet et la tour-clocher. Cliché E. Garland.

Quelle que soit l'importance du « premier art roman », il ne doit pas nous faire oublier qu'un art de bâtir en pierre existait avant son introduction dans les Pyrénées. L'art préroman reste en grande partie méconnu, mais il a existé. Il se traduit en Catalogne par des absides à chevet plat et par l'absence de tout décor architectonique<sup>70</sup>. Si nous tournons nos regards vers l'Ouest, sans aller jusqu'à invoquer les églises asturiennes des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, nous constatons qu'il existe en Haut-Aragon des constructions du XI<sup>e</sup> – voire du X<sup>e</sup> – siècle, qui présentent des caractéristiques sensiblement différentes de celles observées dans le Val d'Aran<sup>71</sup>.

Les régions plus orientales, la Catalogne et la Septimanie en particulier, possèdent des édifices assez bien datés qui constituent autant de repères intéressants. À commencer par l'abbaye **Saint-Martin-du-Canigou**, dont la première phase de construction s'acheva en 1009 (église basse?) et la seconde entre 1014 et 1026<sup>72</sup>. Elle fut construite en petit appareil irrégulier, taillé au marteau (fig. 28). L'arcature de l'abside centrale comme des absidioles latérales est continue (sans lésène) et maçonnée. Les arcs reposent sur de petites consoles biseautées, et délimitent des espaces semicirculaires qui sont construits comme le reste du mur, sans trace de tympanon monolithe. On observe la même chose au chevet de l'église voisine de **Fuilla**, consacrée en 1031, comme on l'observe aussi à Roda de Isabena et à Sainte-Marie d'Obarra (dont les chevets datent probablement

<sup>67.</sup> Mais n'est pas le fruit d'une restauration ancienne ?

<sup>68.</sup> Une importante église romane, associée à un cloître tardif, s'élevait plus en amont, au bord du Salat, à Salau, mais il n'en reste quasiment rien. Cet édifice, en grande partie emporté par la grande crue de 1937, avait été édifié au XII<sup>e</sup> siècle, et agrandi au début du siècle suivant. Les vestiges et les photographies anciennes ne font pas apparaître de décor architectonique antérieur au second âge roman.

<sup>69.</sup> Emmanuel GARLAND, « Construire une cathédrale dans le piémont pyrénéen à l'époque romane : défis, contraintes et solutions, dans les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa, t. XLIV (2013), p. 91-103.

<sup>70.</sup> Voir Xavier BARRAL I ALTET, L'art pre-romànic a Catalunya. Segles IX-X, edicions 62, Barcelone, 1981.

<sup>71.</sup> C'est le cas, par exemple, des églises d'Asprilla et d'Espierre, dans le Serrablo (Haut-Aragon).

<sup>72.</sup> Jordi CAMPS I SORIA, « Le « premier art roman » en Catalogne », dans Le « premier art roman », cent ans après, op. cit., p. 175-186 et particulièrement p. 179.

des mêmes années), ou encore à Saint-Vincent de **Cardona** (1020-1040) ou à Sainte-Marie de **Quarante** (avant 1053), à la nuance près que dans ces quatre dernières églises l'appareil y est sensiblement plus régulier. Remarquons qu'aucun de ces édifices ne présente de frise en dents d'engrenage. En revanche, au chevet de Sainte-Marie d'Obarra ainsi que sur l'absidiole nord de Roda de Isabena, les tympanons sont monolithes (mais à Roda de Isabena la partie haute de l'absidiole a été remontée, et il n'est pas assuré que l'on avait des tympanons à l'origine). Un évêque-abbé a été le contemporain et même l'acteur de l'introduction et de l'évolution du « premier art roman » en Catalogne : Oliba, abbé de Saint-Michel de Cuxa et de Ripoll, évêque de Vic. Son œuvre de bâtisseur et son aura personnelle ont incontestablement marqué le développement du « premier art roman »<sup>73</sup>. En fait l'étude des édifices de cette région montre combien la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle fut marquée par une grande diversité dans les choix architecturaux : plans, élévations, modes de voûtement, décor architectonique varient d'un édifice à l'autre, d'une expérience à l'autre, au gré des recherches.

Remarque sur les frises à dents d'engrenage : nous n'avons pas trouvé de trace de frise à dents d'engrenage avant le deuxième tiers du XI<sup>e</sup> siècle dans toute la région évoquée, alors que leur usage devient courant, voire systématique à partir des années 1135-1140, du moins sur les absides d'une certaine ampleur ou aux étages supérieurs des tours-clochers, et ce jusqu'à la transition du deuxième âge roman, où elles tendent à disparaître (les étages supérieurs des tours-clochers du Val de Boí et le chevet des églises de Taüll en constituent semble-t-il les derniers témoignages sous cette forme).

### Conclusion

Ainsi les édifices du premier âge roman dans le Val d'Aran présentent tous des analogies avec le « premier art roman », tel qu'il s'est développé aussi bien en Catalogne, qu'en Haut-Aragon, dans le Larboust ou même encore en Septimanie. De même, ils présentent de nombreuses analogies entre eux<sup>74</sup>. À ce titre ils forment un ensemble relativement homogène, quoique diversifié au niveau des détails. Lorsqu'on les examine de près, on s'apercoit que c'est l'église de Santa Maria de Cap d'Aran qui se rapproche le plus des édifices du « premier art roman » dans sa forme primitive, du moins lorsque l'on considère son abside principale : que ce soit par la multiplication des lésènes qui scandent l'arcature en séquences formées de deux arcs seulement, par l'usage relativement intensif du tuf, ou encore par l'absence de frise à dents d'engrenage, tout incite à pencher pour une réalisation précoce, effectuée sous la conduite d'un maître d'œuvre expérimenté. Toutefois l'utilisation de tympanons monolithes, à moins qu'il ne s'agisse d'une invention locale, nous interdit de proposer de situer cette construction au tout début du « premier art roman », et nous optons donc pour le deuxième quart du XIe siècle. On est tenté de rattacher la tour-clocher de Vilamòs à cette première phase de construction, tout en ayant conscience que la rusticité de cette tour peut nous induire en erreur et on ne peut exclure une construction légèrement plus tardive, qui pourrait ne remonter qu'au troisième quart du XIe siècle – mais certainement pas après. Le pan de mur de Saint Esteve de Tredòs présente de telles similitudes avec l'abside principale de Santa Maria de Cap d'Aran qu'il est tentant d'y voir une construction de la même époque, c'est-à-dire du deuxième quart du XIe siècle. Mais cela sans certitude tant l'élément est fragmentaire. En revanche, ce qui est assuré, c'est que Santa Maria de Cap d'Aran est à rapprocher de ce qui se fit au cours du XI<sup>e</sup> siècle dans le Val d'Aneu, à Sorpe, Son, Santa Maria d'Aneu ou encore au Burgal et à Sant Joan d'Isil. Cela nous conduit à proposer de voir dans l'abside principale de Santa Maria de Cap d'Aran un des modèles pour le décor absidal de ces édifices (et non l'inverse). Si cela était vrai – mais c'est une chose que nous ne sommes pas en mesure de démontrer de façon absolue –, cela devrait être mis en relation avec l'importance symbolique de Santa Maria de Cap d'Aran, haut lieu cultuel dont l'origine semble être bien antérieure à l'époque romane, comme les caractéristiques de sa crypte incitent à y penser. Dans

<sup>73.</sup> J. CAMPS I SORIA, « Le « premier art roman »... », p. 179-181. Olivier Poisson, « L'église Saint-Michel de Cuxa, de Garin à Oliba » dans Le « premier art roman », cent ans après, op. cit., p. 287-298, et particulièrement p. 295-298.

<sup>74.</sup> À l'exception près de la nef d'Escunhau qui, il faut l'avouer, est difficilement datable ou classable du fait de l'absence de tout décor architectonique.

tous les cas, l'abside de Santa Maria de Cap d'Aran, la tour-clocher de Vilamòs et Sant Esteve de Tredòs furent édifiés bien avant l'épiscopat de Bertrand de l'Isle, à une époque où le Val d'Aran était certainement encore sous la coupe des comtes de Comminges.

Il faut sans doute attendre quelques décennies pour qu'éclose cet ensemble homogène de petites églises à arcature continue, sans lésènes, à tympanons monolithes, surmontée d'une frise à dents d'engrenages, constitué par Sant Fabian d'Arres de Jos, Sant Joan d'Arròs, Sant Ròc de Begòs (fragment du mur gouttereau nord), et Sant Miquèu de Vilamòs (cités dans l'ordre alphabétique). Parce que leurs caractéristiques témoignent d'une évolution certaine du modèle primitif, si modeste soit-elle, parce qu'aussi il s'agit de petits édifices dont le rôle paroissial ne peut concerner qu'une population réduite, on est tenté d'attribuer ces constructions à une phase de fixation des villages et des paroisses en même temps qu'à une phase de nouvelle évangélisation<sup>75</sup>, en lien avec la réforme grégorienne. Mais il faut se méfier ici de l'hagiographie médiévale, qui tendit à attribuer à Bertrand de l'Isle un rôle premier dans la reconquête du christianisme en ces hautes vallées, car le phénomène a commencé sous ses prédécesseurs : ne voit-on pas dès les années 1050 un évêque dénommé Bernard, apparenté à la famille des comtes de Comminges, remettre une église aux chanoines du Mas-Saint-Pierre, à Saint-Gaudens (église dont une grande partie des murs subsiste encore), dans un évident souci de reprise en main du christianisme dans ce qui était alors un bourg important pour le comté et le diocèse<sup>76</sup> ? Nous proposons donc d'y voir des constructions de la seconde moitié du XI° siècle, probablement édifiées autour des années 1075 (± 20 ans). L'absence de tout décor sculpté, en particulier l'absence de chrisme au portail des églises, vient conforter cette datation. Cela étant, il serait hasardeux de vouloir tenter de préciser l'ordre chronologique dans lequel ces quatre édifices ont été bâtis. S'il ne faut pas hésiter à remettre en cause le mythe de la primauté de Sant Miquèu de Vilamòs, dont la rusticité a pu faire croire à une antériorité, ce que le voûtement même de la chapelle incite à rejeter, on doit considérer que les variations observées sont d'abord et principalement la conséquence du soin et de la formation acquise par les tailleurs de pierre et leur contremaître. Quant à attribuer ces constructions au début de l'épiscopat de Bertrand de l'Isle ou à la période juste avant, nous ne disposons pas d'élément décisif pour trancher.

À cette liste, il convient d'associer la tour-clocher de Bossòst, dont le décor présente des caractéristiques similaires. La comparaison avec les clochers-tours du Val d'Aneu, de la chapelle castrale de Llorda ou des églises du Val de Boí conduit à situer sa construction nettement après celle de Llorda, mais nettement aussi avant les clocherstours du Val de Boí. La fourchette est large, qui couvre toute la seconde moitié du XIe siècle, avec un pic de probabilité dans les années 1070-1090. En revanche, c'est incontestablement sous l'épiscopat de saint Bertrand, à l'extrême fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au cours du premier quart du XII<sup>e</sup> que l'on doit situer la construction des églises d'Unha et de Mijaran, et sans doute celle des églises de Vilamòs et de Vilac, toutes quatre de plan basilical. La présence d'arcs en tuf à double ressaut aux chevets d'Unha et de Mijaran renvoie directement à ce qui se fit dans le Val de Boí au cours des deux premières décennies du XIIe siècle, et nous indique que dès lors le Val d'Aran et la vallée de Boí jouissent de liens privilégiés. Sans doute cela est-il à mettre en relation avec la montée en puissance de la seigneurie d'Erill-la-Vall, fruit de la participation de celle-ci aux premiers succès de la Reconquista<sup>77</sup>. C'est dans ces mêmes décennies, au cours des années 1110-1120, que nous proposons de situer la deuxième phase de construction de Santa Maria de Cap d'Aran, avec l'érection du mur sud et de son absidiole : là aussi la réalisation présente de fortes similitudes avec le chevet de Saint Clément de Taüll, tandis que le décor peint à l'abside principale, œuvre d'un atelier expérimenté qui dérive du cercle du Maître de Pédret, renvoie vers le Val d'Aneu et le Couserans, avec les réalisations contemporaines ou légèrement antérieures de Saint-Lizier, de Santa Maria d'Aneu et du Burgal (et aussi d'Ager, etc.)<sup>78</sup>. Quant aux nefs de Vilamòs et de Vilac, elles présentent elles aussi des analogies importantes avec ce qui se fit dans le Val de Boí au début du XII<sup>e</sup> siècle (fig. 29).

<sup>75.</sup> À prendre dans le sens de l'éradication du paganisme et de la re-christianisation par le haut clergé diocésain des hautes vallées et non en référence à ce que l'on désigne aujourd'hui par « nouvelle évangélisation ».

<sup>76.</sup> Gérard RIVÈRE, « Le cloître de la collégiale de Saint-Gaudens et autres cloîtres commingeois », dans Revue de Comminges et des Pyrénées centrales, t. XCI (1978), p. 161-179, 329-340 et 459-477 (et plus précisément p. 161).

<sup>77.</sup> Voir Catalunya romànica, t. XVI..., p. 207.

<sup>78.</sup> Ces peintures murales, que nous proposons de dater du premier quart du XII<sup>e</sup> siècle (sans exclure une datation légèrement antérieure pour les plus anciennes – fin XI<sup>e</sup> à Aneu et au Burgal), sont antérieures à celles d'Unha ou de Sorpe, voire même de Baiasca. Leur style est sensiblement différent de celui des Maîtres de Taüll, dont on date l'œuvre dans les années 1120-1125, ou même du Maître de Sant Joan de Boí, légèrement antérieures.

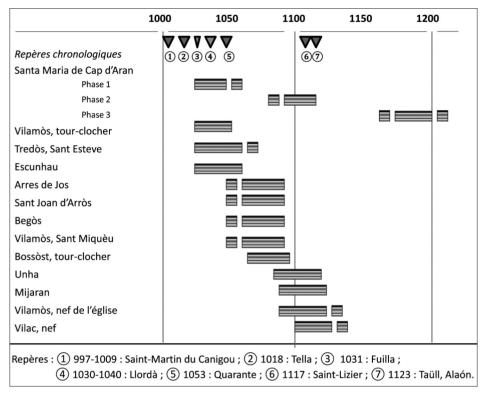


Fig. 29. Séquence chronologique (Proposition). Tableau E. Garland.

Ainsi le Val d'Aran apparaît-il comme une vallée qui accueillit le « premier art roman » de façon assez précoce dans le XIe siècle lors de la construction de son sanctuaire de Cap d'Aran. Ce premier élan bâtisseur qui s'inspira de modèles relativement matures et très proches de la sève originelle, eut lieu à une époque où l'Église ne s'était pas encore émancipée du pouvoir féodal. Il fut suivi d'une vague de constructions modestes correspondant à la formation des villages. Tout cela se passa avant l'avènement de Bertrand de l'Isle qui marqua un tournant dans l'ambition, puisque c'est à son épiscopat qu'il convient d'attribuer les premières églises à plan basilical – sans doute non voûtées à l'origine. Mais alors que Santa Maria de Cap d'Aran et les édifices des second et troisième quarts du XIe siècle allaient influencer la construction dans le haut Val d'Aneu tout proche (Son, Isil, Sorpe, Aneu, El Burgal, etc.), les maîtres d'œuvre de la fin de ce siècle tournèrent leurs regards vers le Val de Boí alors en plein essor. Ce n'est que peu après que les relations entre le Val d'Aran et la moyenne vallée de la Garonne allaient se renforcer (à travers les réalisations de Bossost et de Saint-Béat), et cela en dépit de la perte de contrôle des comtes de Comminges sur le Val. Mais il est vrai qu'entre temps Bertrand de l'Isle avait mis de l'ordre dans son diocèse, et qu'en matière religieuse, l'exemple et l'autorité viendraient désormais du nord. La sculpture monumentale qui s'épanouit à partir du deuxième tiers du XIIe siècle sur les portails du Val d'Aran en est la meilleure preuve. Mais elle appartient déjà au second âge roman.